



© Alexandre Jollien DR

Se soustraire de la conjuration des évaluations

De Niels Bohr à Alexandre Jollien : la liberté des pensées

Que voulez-vous, il est des êtres singuliers. Non seulement - signe peu ordinaire - ils pensent avec insistance, mais au lieu de s'adonner au roulage des cigares - activité sympa où il est possible de travailler tout en papotant -, ces outrecuidants osent s'offrir une escapade dans l'univers de la réflexion. Ces impertinents parlent même de gaieté de penser, de pur plaisir de philosopher, et - pleins de prétentions futiles - se payent le culot de bifurquer du chemin tracé par des experts tout spécialement pour eux. Irritant, non ?

Par **Virginie Glaine** Enseignante et Conseillère pédagogique (en France). Collaboratrice de Philosophie magazine.

[Retour sur une histoire...](#) »

» C'est le 26 novembre 1975, à Savièse, qu'Alexandre Jollien naquit, le cordon ombilical enroulé autour du cou; sa motricité allait définitivement en être affectée.

Trajectoire classique, des spécialistes - soucieux du devenir du jeune enfant - lui firent passer une batterie de tests; une caractérisation à priori dingue, puisqu'elle cerne une intelligence en un tour d'opérations à tête. La chose va très vite : on allie l'exercice « normé » à la vitesse du chronomètre. Après un rapide calcul, on obtient un nombre impossible à falsifier : résultat de règles implacables, car mathématiques, ce coefficient - mis en regard de la moyenne de tous les tests pratiqués sur un échantillon représentatif d'une population donnée - est tout à fait fiable.

Bien entendu, les éléments sortant du cadre échouent dans ces bilans théoriques pour des élèves ordinaires. La réponse attendue ne tarde pas à tomber : *Moi, vu mon état physique, révèle Alexandre Jollien dans une vidéo visible sur YouTube, on avait projeté que je roule des cigares, c'était à peu près tout ce qui était disponible...*

Alexandre fut donc mécaniquement orienté vers un institut spécialisé.

Dans les faits, il existe trois types d'individus : ceux imposant aux autres la seule façon de réfléchir, la masse cédant à cette injonction, et - chose infiniment rare donc précieuse - les rétifs aux prescriptions tyranniques.

Entre Niels Bohr et Alexandre Jollien, un point commun : celui de célébrer la pensée. Les compères ne se laissent pas duper par des raccourcis, s'opposent aux lois classiques, s'évadent des cages - telles les perches à collier Houdini - où l'on veut les confiner.

(In)validité des tests

Anecdote saisissante, en 1910 à Manchester, lors d'un devoir surveillé de physique, le sujet suivant tombe : « Comment est-il possible de calculer la hauteur d'un immeuble à l'aide d'un baromètre? »

La réponse d'un des étudiants s'avéra peu conventionnelle : *Ne suffit-il, affirma ce dernier, de laisser glisser le baromètre jusqu'au sol à l'aide d'une ficelle, puis d'en reporter la longueur sur un mètre ruban afin de répondre au problème?*

La boutade ne sembla pas dérider la note du professeur d'un pouce. Le jeune homme, élément brillant par

ailleurs, protesta avec vigueur. Une seconde chance lui fut accordée, à condition cette fois de répondre sérieusement. Un arbitre impartial fut désigné pour l'occasion, en l'occurrence le prix Nobel de Chimie de 1908, Ernest Rutherford.

Niels Bohr proposa en premier lieu d'effectuer un « lancer de baromètre ».

Pour ce faire, il suffit de chronométrer la durée de la chute du corps, puis de lui appliquer l'équation de la trajectoire (h) en fonction du temps (t) : $h = gt^2/2$, - laquelle est connue dès la seconde - afin de déduire la hauteur de largage.

Devant la moue dubitative du chimiste, le physicien en herbe avança d'autres résolutions folles :

- 1) Partir de « la longueur d'ombre » du baromètre, puis effectuer un rapport de proportionnalité avec l'ombre de l'immeuble.
- 2) Mesurer le bâtiment en « unités barométriques » : pour ce faire, il suffit de reporter successivement sur la façade le nombre de baromètres couvrant la distance du point A de la base au point B du sommet de l'édifice.
- 3) Pendre l'objet au bout d'une corde, lui faire observer un mouvement pendulaire, en déterminer la

valeur de g au niveau du trottoir et celui du toit, puis d'en calculer la différence.

4) Variante : calculer le résultat en partant des périodes d'oscillations. Bref, on peut continuer longtemps à répondre de manière inventive et décalée.

La plus profane des solutions étant sans doute celle-ci : aller à la loge du concierge et lui demander : *J'ai pour vous un superbe baromètre, pourriez-vous me dire quelle est la hauteur de l'immeuble?*

Cette anecdote - fausse pour sûr - contient des éléments éclairants. En prenant ses distances avec l'énoncé du problème, l'élève physicien rend lisible la chaîne des conditionnements invisibles. Autrement dit, à partir d'une question en apparence anodine, ce dernier brise les traditions convenues, pointe les obligations à sens unique. On voit mal, en effet, une personne à qui l'on demande *Comment ça va?* entrer dans de longues considérations sur la brièveté de la vie ou badiner sur un éventuel excès d'estomac pesant sur la vessie. La formulation entraîne donc bien une énonciation brève et positive. Au *Comment ça va?*, correspond le légendaire *Bien*. Ferme et définitif.

De même, Alexandre Jollien, par l'écriture de *L'Éloge de la faiblesse*; *La construction de soi*; *Le métier d'homme*; *Le philosophe nu*, a brisé sur l'enclume du réel la validité des tests passés. L'agrégé de philosophie non seulement s'est extirpé de l'avenir médiocre qu'on

« LES CHOSES NE
CESSENT DE DÉMENTIR
CE QU'ELLES SEMBLER
ÊTRE »

SOCRATE

lui avait prédit, mais a fait émerger un énorme malaise.

Comment cet homme - *a priori comme les autres* - a-t-il pu se soustraire de la conjuration des évaluations? Comment a-t-il pu s'extirper de cette dictature qui vous éduque, vous enferme, vous encadre, vous enseigne : *Qui tu es? Qui es-tu?... Je sais qui tu es. Je vais te dire qui tu es.*

Ordinairement, ces mesures agissent sur l'esprit comme un charme d'effroi : laissent le sujet là, planté, à observer le résultat, à le scruter, à l'étudier, à le méditer *ad infinitum*. Leur objectivité garantit avec évidence les limites intellectuelles ou le « haut potentiel » de l'individu expertisé. Leurs conclu-

sions sont un principe, une évidence, un ordre si puissants qu'il semble impensable de les remettre en cause. Il en résulte une impossibilité de se soustraire aux résultats ou de s'extirper de la grille de lecture posée par ces derniers. La donnée numérique, la hauteur, devient physique, vous empêche de vous redresser, de vous dresser, tant et si bien que la pensée elle-même s'y fracasse le nez.

L'intellectuel dénonce les barrières dressées entre la normalité et l'anormalité. *La tentation devant une personne handicapée* - dit-il - *c'est de l'enfermer dans une catégorie*. L'homme n'a pas voulu se réduire à la position qu'on lui a dit d'occuper. Le philosophe s'est refusé à admettre ce qu'on lui a prouvé. Aussi l'écrivain invite-t-il ses lecteurs [...] *à dépasser le premier regard qui passe à côté de l'essentiel, bien souvent, à sortir des préjugés, à opérer « une conversion du regard »*. À réformer les esprits.

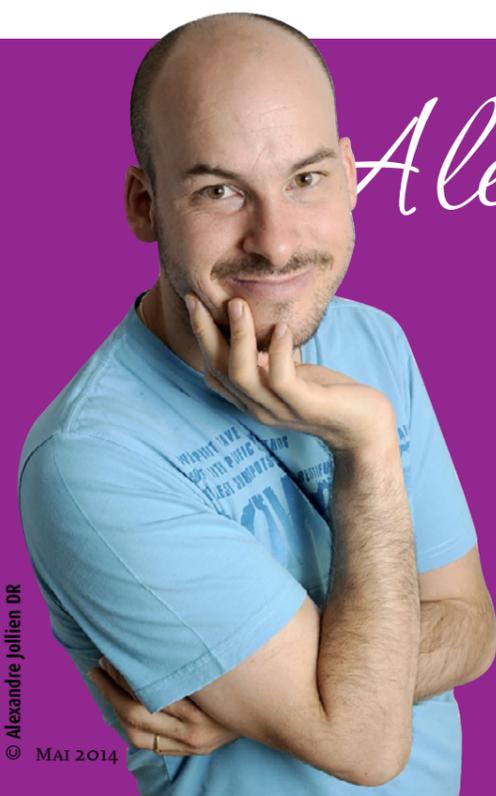
Le philosophe est devenu ce qu'il n'était pas. ✕

1) Alexandre Jollien, écrivain et philosophe, sur YouTube.

Le Monde selon Étienne Klein - le jeudi de 7h18 à 7h25 - L'atome et le baromètre - 21.11. 2013

Alexandre Jollien et Boris Cyrulnik

http://eduscol.education.fr/bd/phy/cartes_heuristiques/2nde_mesure_barometre.pdf



Alexandre Jollien

Alexandre Jollien est né le 26 novembre 1975 à Savièse, en Suisse.

Il suit une scolarité dans une institution spécialisée pour personnes handicapées, jusqu'à ses 20 ans.

En 1997, il entre au Lycée de la Planta à Sion.

En 2004, il obtient une licence en lettres à l'Université de Fribourg.

Il étudie également le grec ancien au Trinity College de Dublin (Irlande) de 2001 à 2002.

Son premier écrit philosophique « Éloge de la faiblesse » relate le combat d'un Homme.

« Même mon quotient intellectuel parlait contre moi. Une fois l'an, nous recevions la visite du psychologue. Il venait pour évaluer notre QI. Tout cela ne paraissait qu'un jeu à mes yeux. La visite du psychologue rompait la routine du programme scolaire. Il s'enfermait une petite demi-heure avec chacun de nous. Dans une pièce exiguë occupée seulement lors des grandes occasions, je m'amusais à

empiler des boîtes, de la plus grande à la plus petite, à commenter des dessins, à tester mes réflexes maladroits, à faire du calcul... Le psychologue brassait toutes ces données pour en faire un chiffre, objet de discussions houleuses durant la récréation. Ma mère m'apprit plus tard que j'avais écopé du quotient intellectuel le plus bas de ma classe. Cela m'amuse.

Les conclusions du psychologue, si inconsistantes fussent-elles, revêtaient beaucoup d'importance. Le médecin fondait ses décisions concernant notre avenir professionnel en partie sur les résultats de ces tests. Mes parents ont dû les contester énergiquement pour me faire inscrire dans une école privée. Après maintes tractations, on m'y accepta à raison d'une demi-journée par semaine. Notre persévérance triompha et mon succès dépassa toutes les espérances. Je me retrouvai bientôt parmi les premiers de la classe. »



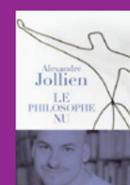
Éloge de la faiblesse
Cerf, 1999
ISBN 2-204-06384-3



Le Métier d'homme
Seuil, 2002
ISBN 2-02-052606-9



La Construction de soi
Seuil, 2006, 192 p.
ISBN 2-02-062888-0



Le Philosophe nu
Seuil, 2010, 192 p.
ISBN 978-2-02-095915-5



Petit Traité de l'abandon
Seuil, 2012, 117 p.
ISBN 978-2021079418